

LES SOCIALISTES EN PRUSSE

La statistique de leurs progrès, à Berlin, est surtout éloquente : Il y eut, dans la capitale du royaume, en 1867, 69 voix socialistes ; en 1871, 1,961 ; en 1874, 11,971 ; en 1877, 41,529, et cette année, il y en a 56,336.

Ils n'auront, peut-être, cette année que deux ou trois sièges au parlement. Mais si la progression continue, dans quelques années ils seront presque les maîtres des votes.

VIEILLE FILLE, JEUNE FEMME

Toutes les vieilles filles qui désirent se marier sont priées de lire attentivement l'article suivant, et d'employer le même expédient que la vieille fille dont nous allons raconter l'histoire.

Une jeune fille de Sainte-Julie de..... mais que l'on nous permettra de ne pas citer, se trouvait, il y a de cela sept à huit ans, en âge de prendre un époux, et comme elle était belle et riche, les soupirants ne manquaient pas. Mais Rose-Marie (c'était son nom) était un peu comme la fille à marier du bon La Fontaine. Difficile en ses goûts, comme la plupart des jeunes filles, elle trouvait l'un trop grand, l'autre trop petit ou trop mince ; celui-ci trop maigre, celui-là trop gras, sans compter mainte et mainte raison toute aussi triomphante. Les amoureux rebutés détournèrent ceux qui auraient voulu tenter la fortune à leur tour. Le vide commença à se faire autour de Rose-Marie, et bientôt elle se crut réduite à cette extrémité de se coiffer, comme on dit vulgairement de sa patronne, sainte Catherine.

Plusieurs années s'étaient ainsi passées lorsqu'un jour son oncle, bien avisé, et à qui on contait les chagrins de Rose-Marie, entreprit de la marier. Muni d'argent et de pouvoirs, il emmena sa nièce faire un tour en Europe, et en route il lui tint ce petit discours : Ma chère nièce, tu désires te marier, n'est-ce pas ? eh bien, le grand point dans ce monde pour réussir est de saisir les occasions quand elles se présentent. Or, tu as laissé échapper toutes celles que tu as rencontrées, c'est un malheur, mais qu'y faire ? Ecoute-moi bien. Une fille de ton âge trouve difficilement un mari ; il n'en est pas ainsi d'une jeune veuve. A partir de ce jour, tu n'es plus mademoiselle Rose-Marie..... mais bien madame veuve O..... Tu diras que ton mari, qui n'a vécu que trois mois après ton union, était un officier qui est mort des suites d'une chute de cheval à la chasse.

—Mais, mon oncle !—Hein ! qu'en dis-tu ?—Cher oncle, que vous êtes bon ! reprit vivement Rose-Marie en déposant un baiser sur le front de son bienveillant protecteur.

—Maintenant, ma nièce, laissez-moi faire, et occupons-nous d'acheter les parures et toute la corbeille de noces que doit t'avoir donnée ton époux. Tenez, madame O..... voici votre bague de mariée, ayez soin de vous composer une figure de deuil.

Arrivée à Paris, la jeune veuve produisit grand effet dans les salons où elle se présentait ; madame O... par ici, madame O... par là, c'était à qui, parmi les jeunes gens, obtiendrait la main de madame O...

Plusieurs se déclarèrent, l'un d'eux, jeune homme de vingt-deux ans, riche et joli, fut agréé. Deux jours après, le jeune homme et la veuve étaient fiancés. Les choses allaient comme dans un roman.

La veille du contrat de mariage, l'oncle prit à part son futur neveu.

—Mon cher monsieur, dit-il, nous vous avons trompé.

—Quoi, ne serais-je point aimé ? reprit vivement le jeune amoureux.

—Oh ! loin de là.

—Alors, vous m'avez abusé sur sa fortune ?

—Au contraire, elle est plus riche que je ne vous l'ai dit.

—Qu'est-ce donc ? interrogea le jeune homme découragé.

—Hélas ! mon ami, une plaisanterie

faite dans un jour de folie ; ma nièce n'est point veuve...

—M. O... serait-il vivant ? Oh ! par exemple, je le tuerais...

—Tout doux, mon ami ; M. O... n'est pas vivant, puisque ma nièce est fille.

A ces mots, le neveu futur se hâta de protester que, loin d'être un obstacle à l'accomplissement de ses projets, cette nouvelle ne faisait qu'ajouter à son amour.

L'union des jeunes gens ne tarda pas : ils parcoururent maintenant toute la France pour leur voyage de noces, avant de revenir au logis paternel.

Lorsque cette vieille fille, en employant ce moyen, a réussi à se marier, pourquoi les autres n'en feraient-elles pas autant ?

Vieilles filles, pensez-y bien !

GAZETTE DES TRIBUNAUX

LE DRAME DE LA RUE STE-ANNE, PARIS.

Deux hommes marchant à une courte distance l'un de l'autre, suivaient la rue Sainte-Anne. Tout à coup, l'un d'eux s'approche de l'autre et, sans dire un mot, le saisit par le collet et lui plonge deux fois dans le dos un couteau catalan qu'il tenait à la main. Le sang jaillit. Le blessé fit un effort pour se retourner. D'un troisième coup en pleine poitrine, le meurtrier l'abattit.....

Puis, tandis que sa victime se roulait à terre, en proie à d'atroces souffrances, il voulut prendre la fuite, mais les passants coururent, le rejoignirent. Les gardiens de la paix du poste voisin l'arrêtèrent, et, malgré sa résistance, lui arrachèrent son couteau. On le conduisit devant M. Tenaillé, commissaire de police, et voici ce qu'il raconta :

Il se nomme Claude Derré, âgé de 42 ans, et est receveur de rentes, 195, rue Saint-Antoine. Sa victime demeure 9, rue Saint-Florentin, et est un sieur Vêrard de Sainte-Anne, âgé de 56 ans.

Derré était autrefois notaire en province. Son étude lui rapportait peu, il la vendit et vint à Paris chercher une nouvelle situation. Il rencontra Vêrard de Sainte-Anne qui s'occupait d'affaires industrielles, et notamment d'un projet de chemin de fer international de Paris à Londres. Vêrard prit Derré pour secrétaire à raison de 200 francs par mois. Mais au bout de quelque temps, il disparut sans rien dire, et Derré, qui n'avait pas touché ses appointements, se trouva sans ressources.

Il déposa contre Vêrard une plainte en escroquerie qui n'eut aucun effet. Dès lors, il jura de se venger et acheta un couteau catalan pour tuer son ennemi.

Deux ans s'écoulèrent. Derré était sorti de la misère. Il s'était créé une petite situation. Mais il n'avait pas renoncé à sa vengeance et portait toujours son couteau sur lui.

Hier, à onze heures, Derré était avec son beau-frère lorsqu'il rencontra, rue Richelieu, Vêrard de Sainte-Anne. Il sentit son sang bouillir à la vue de celui à qui il avait juré vendetta et courut après lui. Vêrard entra au No. 36, Derré pria son beau-frère de continuer seul son chemin, et il entra à son tour s'informer auprès du concierge. Il apprit que son ennemi était venu voir une dame, et qu'il ne serait probablement pas longtemps à sortir. Il tira son couteau, l'ouvrit, en assujettit la virole et attendit.

Au bout de quelques minutes, en effet, Vêrard de Sainte-Anne passa devant lui. Comme il y avait trop de monde dans la rue pour qu'il pût espérer le tuer sûrement, il le suivit et le vit tourner dans la rue Sainte-Anne. Là, voyant un endroit un peu désert, et supposant l'occasion favorable, il bondit, le couteau levé... On sait le reste.

C'est Derré qui a raconté tout cela avec sang-froid. Il a ajouté qu'il espérait bien que les blessures étaient mortelles ; que, sans cela, il serait désolé. Quant au blessé, à cinq heures du soir, malgré les soins empressés de M. le docteur Carpentier, il n'avait pas repris connaissance. Les blessures du dos sont horribles, les deux coups de couteau portés rapidement

se touchent de façon qu'à l'orifice les deux plaies n'en font qu'une. Celle de la poitrine est moins grave : un portefeuille placé dans la poche, traversé de part en part, a amorti le coup. On ignore si on pourra sauver M. Vêrard.

L'arme dont s'est servi l'assassin et qu'il portait sur lui depuis deux ans, est un couteau à virole, à manche de bois, dont la lame a vingt centimètres de longueur.

LES REVENUS DE LA FAMILLE ROYALE

L'octroi annuel additionnel de \$50,000 qui est accordé au duc d'Edimbourg, va porter son revenu à la somme de \$150,000 par année, et ce sera vraisemblablement le dernier octroi qui sera fait au fils de la reine. Les Anglais songent avec effroi à ce qu'aurait coûté la royauté si la famille de Georges III eût été nombreuse. Mais ça été heureusement le contraire : Georges IV n'a eu qu'une fille qui n'a pas laissé de postérité. Le duc de Cumberland a été pourvu par le Hanovre. Le duc de York mourut sans enfants, ainsi que le roi Guillaume IV. Le duc de Kent n'avait qu'une enfant, la reine Victoria. Les enfants du duc de Sussex ne furent pas reconnus comme de la famille royale. Le duc de Cambridge n'a eu qu'un fils, et il n'a pas eu d'enfants qui aient été reconnus par la loi. Probablement, la Chambre des Communes n'a jamais fait un octroi royal avec une satisfaction plus entière que pour le duc de Connaught. Jusqu'aujourd'hui, il s'est montré un prince modèle, et il n'a pas mérité l'ombre d'un reproche. Il a étudié sa profession dans toutes les branches, et, depuis plusieurs années, il accomplit ses devoirs militaires avec assiduité, précisément comme le ferait tout autre officier. Récemment, il a passé beaucoup de son temps en Irlande, où il a réussi à gagner la bonne opinion des hommes de toutes les classes.

Il ne peut y avoir de doute que la reine doit avoir, depuis plusieurs années, accumulé une fortune immense. Ses épargnes n'ont pas été probablement inférieures à \$500,000 par année. Elle a non-seulement vécu si économiquement qu'une grande proportion des \$1,025,000 qu'elle reçoit de l'Etat doit être mise à part, mais son revenu de \$100,000 par année qui lui a été laissé par héritage, et celui de \$200,000 que lui donne le duché de Lancaster, doivent s'accumuler encore. Ces vastes sommes serviront probablement à doter la famille royale de telle sorte que, désormais, celle-ci, comme la maison d'Orléans, deviendra indépendante des octrois du parlement. Une circonstance très-satisfaisante qui se rattache aux revenus de la Couronne, a été abandonnée à l'accession de la maison du Hanovre, au lieu d'une allocation parlementaire fixée, donne aujourd'hui un revenu égal à la liste civile et l'excèdera même probablement bientôt.

LA FIÈVRE JAUNE.—La fièvre ne diminue pas d'intensité. Il y a eu 107 nouveaux cas et 40 nouveaux décès à la Nouvelle-Orléans. 50,000 citoyens ont déserté la ville. Parmi les morts se trouvent le gouverneur Pascal, M. Hernandez, de San Luis Potosi, Mexique, le Col. Fréd. H. Strout et le major J. Austin.

On calcule qu'il y a un quart par cent des cas de fièvre jaune qui sont fatals.

Les médecins sont étonnés eux-mêmes du caractère méchant de la maladie. Le nouveau bassin est encombré de poisson mort, tué par l'acide carbonique. Le maire a ordonné de les ramasser et de les faire brûler.

Une dépêche de Grenada mande que les nègres meurent en nombre considérable.

Canton, Jackson, Brous et Terry sont toutes désertes ou à peu près.

—Madame Séraphine Demers, veuve du défunt Fabien Lambert, a été trouvée morte à Saint-Jeu Chrysostôme, sur le plancher de sa chambre à coucher, à la résidence de son fils, M. Edouard Lambert. La défunte était la sœur de feu Mgr. Demers. Elle était âgée de 74 ans.

AVIS

Les abonnés de *L'Opinion Publique* qui désiraient faire relier leurs volumes d'une manière élégante et solide, et à bon marché, feront bien de s'adresser au bureau de ce journal, 5 et 7, rue Bleury.

Marchandises endommagées. Nous voyons avec plaisir que la maison Pilon fait tous les sacrifices possibles pour soutenir sa réputation de vendre à bon marché. Dernièrement, elle a fait l'acquisition de lots immenses de marchandises endommagées qu'elle offre à des bas prix inouïs. Toutes les personnes qui vont visiter ce magasin ces jours-ci, en reviennent émerveillées. De plus, M. Pilon, comme il le fait depuis un mois, a réduit toutes ses marchandises d'été. Les sacrifices sont grands. Et malgré la rareté de l'argent, le magasin est toujours rempli d'une foule d'acheteurs qui se disputent les plus beaux lots.

Qu'on veuille bien remarquer que ce ne sont pas seulement des marchandises communes que l'on vend à bas prix. Non, tant s'en faut ! les réductions sont plus grandes et plus visibles encore sur les marchandises de haute valeur. Pour se convaincre de cette vérité, il n'y a qu'à demander des soies, des tréçods anglais et écossais, des tricots anglais et français, des toiles et cotons à draps, des gants de kid français et une foule d'articles de fantaisie d'une grande richesse. En effet, cette maison a une grande renommée pour la richesse, la variété et le bon marché de ses marchandises. Toute personne désireuse d'être bien servie et de ménager son argent, ne devrait pas manquer d'aller au grand magasin de MM. Pilon et Cie., qui, par ses dimensions, sa beauté et sa richesse, vaut seul une visite.

Au Magasin Rouge, 581, rue Sainte-Catherine.—COMPÉTITION SANS PRÉCÉDENT DANS LE COMMERCE DE NOUVEAUTÉS.—Notre magasin n'est ouvert que depuis un mois à peine, et des milliers d'acheteurs l'encombrent déjà tous les jours. C'est vraiment plus que nous osions espérer. Nous nous faisons toujours un devoir d'être véridiques et sans exagération dans l'annonce de nos marchandises, ne descendant jamais à ce système vulgaire et trompeur d'annonces pronant des marchandises qui n'ont aucune valeur appréciable. Nous savons, toutefois, que le public est trop intelligent pour s'en laisser imposer par ces réclames mensongères. Il nous suffira de dire que notre grande expérience dans l'achat des stocks nous donne une supériorité indéniabie sur qui que ce soit pour l'achat et la vente de marchandises qui ne sont pas surpassées pour la nouveauté et le goût. Nous vendons nos Tweeds et nos Etoffes à Robes à une commission de 2½ pour cent seulement. Nous coupons nos Draps et Tweeds gratis, et donnons les Patrons de Robes et de Manteaux par-dessus le marché ! La haute réputation dont notre maison jouit déjà pour les marchandises de deuil n'a pas de précédent à Montréal. Nous recevons tous les jours des témoignages flatteurs quant à la qualité et à la beauté des Marchandises de deuil que nous vendons, comme toutes les Dames peuvent s'en convaincre en nous honorant d'une visite. L. J. PELLETIER & CIE., Propriétaires ; J. N. ARSENAULT, Gérant.

A NOS LECTEURS.—Nous sommes convaincu que nos lecteurs et aimables lectrices liront avec plaisir le compte-rendu d'une visite que nous avons faite récemment au nouveau magasin de M. P. E. LABELLE, le marchand de nouveautés de la rue Notre-Dame. On se rappelle que M. Labelle tenait ci-devant son établissement sur la rue Sainte-Catherine ; ce n'est qu'à la fin d'avril dernier qu'il a transporté son immense fonds de marchandises à l'endroit qu'il occupe actuellement : 109, RUE NOTRE-DAME, entre les rues Bonsecours et Gosford. M. Labelle a cru devoir opérer ce changement afin d'avoir un local plus spacieux, plus central et répondant mieux aux besoins de sa nombreuse clientèle. Nous avons été surpris de voir les prix excessivement bas auxquels les marchandises sont vendues dans ce magasin. Une visite convaincra tout le monde de l'avantage qu'il y a de s'adresser à M. Labelle avant d'acheter ailleurs.

UN REMÈDE POUR LA CONSOMPTION

Un vieux médecin, retiré de sa profession, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un simple remède végétal pour la guérison prompte et permanente de la Consommation, de la Bronchite, du Catarrhe, de l'Asthme et de toutes les maladies de la Gorge et des Poux-mons, lequel est aussi un remède positif et radical pour la faiblesse des Nerfs et pour tous les maux nerveux, après avoir eu la preuve de ses merveilleuses vertus curatives dans des milliers de cas, croit de son devoir de le faire connaître à l'humanité souffrante. Animé par ce motif et le désir d'alléger les souffrances humaines, j'enverrai gratis cette recette à tous ceux qui la désireront, avec des directions complètes pour la préparation et l'usage du remède, en français, allemand ou anglais. Cette recette sera envoyée par la malle en adressant avec un timbre de poste et nommant ce papier : W. W. SHERAR, 149 Powers' Block, Rochester, N.-Y.

AVIS AUX DAMES

Le soussigné informe respectueusement les Dames de la ville et de la campagne, qu'elles trouveront à son magasin de détail, No. 196, rue St. Laurent, le meilleur assortiment de Plumes d'Autruches et de Vautours, de toutes couleurs ; aussi, réparages de Plumes de toutes sortes exécutés avec le plus grand soin, et Plumes teintes sur échantillon sous le plus court délai ; Gants nettoyyés et teints noirs seulement. J.-H. LEBLANC. Atelier : 547, rue Craig.